

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE SECRET
DE MIETTE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Sentier aride

La Demoiselle

Tistou

Mademoiselle Fine

Amandine

Jeanne courage

Lettres d'un inconnu

Rose et Virginie

Les Tourments d'Émilie

MARIE DE PALET

LE SECRET DE MIETTE

Roman



© Centre France Livres SAS, 2024.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0797-8

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

1

RENCONTRE

La faux sur l'épaule, Michel s'en allait vers le pré du Riou. Le jour se levait à peine. Le pays sortait de la nuit et paraissait tout enchifrené. Le jeune homme sourit : on aurait cru que le village, les prés et les champs s'éveillaient d'un sommeil profond et d'une longue nuit... Mais la nuit n'était pas longue puisqu'on était en juin – les jours les plus longs de l'année. L'obscurité ne régnait que quelques heures et, bientôt, la clarté et le soleil allaient réveiller toute la campagne endormie.

Des frôlements dans les branches indiquaient que les oiseaux, eux aussi, ouvraient l'œil à l'aube naissante. Un lapin attardé traversa le chemin, pressé de regagner son terrier. Le sourire de Michel s'accentua en voyant s'enfuir la bête affolée.

Il marchait d'un bon pas, portait beau et

avait de superbes moustaches dont il n'était pas peu fier. Ses yeux d'un bleu profond se cachaient derrière des sourcils touffus qui se rejoignaient presque au-dessus du nez. « Tempérament jaloux », disait la vieille Amélie qui savait interpréter tous les signes du visage et des mains. Mais lui s'en moquait : il n'aimait personne et n'était envieux d'aucune des filles qui ne manquaient pas de lui tourner autour, toutes plus empressées et plus belles les unes que les autres... Le soleil n'était pas encore monté dans le ciel ; mais, à l'est, toute une palette de couleurs s'étalait sur le firmament et changeait d'une minute à l'autre comme pour faire la cour à l'astre qui allait paraître. Le chemin zigzaguait en montant vers les champs. Les prés perdaient leur vert printanier ; les longues graminées commençaient à virer au jaune avant de sécher sur pied : il était temps de faucher. Peu à peu, la nuit cédait enfin la place au jour et, bientôt, la lumière inonderait la campagne. Il fallait se hâter avant que le soleil ne tape fort !

Michel pressa le pas et s'engagea dans un sentier herbeux que des voûtes d'arbres recouvraient à l'image d'une nef de cathédrale. Ici, la lumière du jour ne pénétrait qu'avec parcimonie et les plantes qui y vivaient étiraient de longues tiges pour rejoindre la lumière qui leur manquait tellement. Le jeune homme pénétra sous cette voûte de verdure et faillit buter contre un corps allongé.

– Dieu du ciel, qu'est-ce que tu fais là ?... fit-il en reconnaissant Miette, la fille d'Arsène Joulin qui habitait le haut du village avec sa famille.

L'adolescente leva sur Michel un visage barbouillé de sommeil et d'immenses yeux noirs qui paraissaient tenir toute sa figure :

– Michel !... fit-elle. J'ai eu peur, je m'étais endormie...

Elle se leva. Elle paraissait minuscule à côté de lui. Elle avait un visage quelconque ; seuls ses yeux, maintenant brillants, lui donnaient un semblant de charme et de beauté.

– Il est tôt ; comment es-tu là ?

– Je... je m'étais levée pour aller me promener et je me suis endormie.

L'explication paraissait bizarre au jeune homme. Il était inimaginable que Miette ait quitté la maison familiale pour quoi que ce fût et encore plus impossible qu'elle soit allée se promener... Arsène l'aurait ramenée au travail ou plutôt n'aurait jamais permis qu'elle sorte aux aurores pour se promener.

Il avait une réputation d'ours mal léché et personne ne s'aventurait chez lui sans une bonne raison. Michel ne répondit pas. Il se posait des questions, bien sûr, mais comprenait qu'il était inutile d'interroger la fille, elle ne lui répondrait pas. Quel âge pouvait-elle avoir, cette petite Miette qu'il connaissait depuis son enfance et qu'il n'avait pas vue grandir ?

– Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

– J'ai quatorze ans, fit-elle en redressant sa petite taille.

Il remarqua alors les jambes fluettes et les bras grêles de la fillette : quatorze ans !... Elle en paraissait dix, même si le regard

qu'elle portait sur Michel était celui d'une adulte.

– Allez, rentre vite chez toi, lui conseilla-t-il, ton père doit te chercher et il ne sera pas content.

La fillette ne se le fit pas dire deux fois ; elle partit en courant vers le village, laissant le jeune homme aussi étonné qu'intrigué. Il reprit son chemin et déboucha au Riou. L'herbe était haute et mûre à point. Il posa sa faux, sortit sa pierre à aiguiser, donna un coup à la lame et la considéra d'un œil connaisseur. D'habitude, il éprouvait toujours une sensation de joie face au travail à accomplir en tenant un bel outil dans les mains mais, aujourd'hui, ses pensées étaient ailleurs. Elles avaient suivi la petite Miette qui, à l'instant, devait arriver au village et se trouver face à son père. Il préférait ne pas y penser. L'homme n'était pas un tendre et la fillette devait être dans ses petits souliers... Il essaya de se rappeler la mère de Miette : Julie, une femme effacée que l'on ne rencontrait que les jours de cuisson, au four, où

elle apportait ses miches ; une femme sans histoires qui était morte aussi simplement qu'elle avait vécu, il y avait trois ou quatre ans... Il se rappelait ses cheveux d'un noir de jais, ramenés en un chignon sur la nuque et des yeux qui ressemblaient à ceux de Miette...

Il rangea sa pierre et attaqua le pré. La faux, aiguisée de frais, s'enfonçait dans l'herbe et coupait de larges cercles dans le pré. Le jeune homme, jambes écartées, fauchait à un rythme régulier et le glissement de la faux dans les herbes se mêlait au chant des oiseaux et aux longues stridulations des grillons s'égosillant à l'autre bout du pré. Michel fauchait avec rage ; il ne savait quoi, mais quelque chose l'ennuyait, quelque chose qui n'aurait pas dû se produire et qui était arrivé... Les andains succédaient aux andains, mais rien ne pouvait écarter cette pierre qui pesait sur sa poitrine, il ne savait pourquoi... La matinée s'étirait de plus en plus chaude alors que le soleil montait dans le ciel. Enfin, le faucheur s'arrêta, regarda l'horizon. En tendant l'oreille, il percevait

d'autres grincements de faux : pour tout le village, c'était la pleine fenaison. Ce soir, la campagne s'endormirait grisée par la bonne odeur des foins coupés.

Il allait passer encore une fois la pierre à aiguiser sur sa faux, quand, au loin, il vit arriver une silhouette courbée qui avançait chargée d'un panier d'un côté et d'une petite marmite de l'autre. C'était sa mère qui lui apportait le déjeuner. Elle paraissait beaucoup plus vieille qu'elle ne l'était en réalité. Il la regarda approcher. Depuis la mort de Célestine, sa fille, elle s'était voûtée, ses cheveux étaient devenus gris et elle s'habillait de noir... Certes, il n'y pouvait rien mais la disparition de sa sœur avait été un coup dur pour toute la famille. Son père, solide comme un roc, avait été touché au cœur ; c'était la seule fois où Michel l'avait vu pleurer. Il s'était effondré au pied du lit où sa fille venait de rendre l'âme comme un pantin désarticulé. Célestine était morte après une maladie de quelques jours et rien n'aurait pu en laisser deviner l'issue fatale. Elle avait été victime

d'une de ces épidémies qui couraient les campagnes et contre lesquelles les médecins se déclaraient impuissants. Lui aussi avait été éprouvé ; il l'aimait sa petite sœur, de deux ans sa cadette... Toujours rieuse avec ses cheveux couleur de châtaigne mûre et ses yeux pailletés de vert : un vrai feu follet qui mettait de la vie et de la joie dans la maison... Depuis qu'elle était partie, sa mère n'avait plus quitté ses vêtements noirs, son père ne sifflait plus en allant aux champs et lui mesurait ses paroles de peur de réveiller une souffrance assoupie qui n'attendait qu'un mot pour renaître. Sa mère approchait, regardant le sol. Quand elle arriva à sa hauteur, elle posa panier et marmite, contempla les andains et se tourna vers son fils :

– Il y a de l'herbe, cette année, et elle est à point.

Michel ne répondit pas ; il posa sa faux et s'approcha. Il saisit les provisions, s'assit à l'ombre d'un orme et commença par ouvrir la marmite. Une bonne odeur de soupe s'en échappa. Il fouilla le panier et trouva la

cuillère qu'il trempa dans le liquide tiède ; il en avala de larges lampées tout en contemplant son travail. La mère, le dos tourné, regardait toujours le pré comme si elle ne pouvait en détacher les yeux. Quand Michel eut terminé la soupe, il prit le lard et s'en coupa une large tranche qu'il étala sur son pain. La mère n'avait pas bougé. Il eut envie de lui dire qu'il avait trouvé la Miette Joulin endormie sur le chemin, mais une pudeur incompréhensible le retint ; il demanda simplement :

– Que faisait le père ?

La mère se retourna comme à regret, haussa les épaules et renonça à répondre : le père ne faisait rien comme à son habitude. Ses douleurs au côté ou au dos le retenaient de longs jours recroquevillé dans son lit sans pouvoir bouger. Ce matin, en particulier, elle l'avait entendu se plaindre. Il ne bougeait pas, attendant que les douleurs s'estompent...

Après le lard, le jeune homme attaqua un morceau de tomme mais elle n'était pas

fameuse. Il soupçonna sa mère de garder les meilleures pour les vendre au marché du samedi et de lui réserver les autres. Il but une gorgée d'eau à même la bouteille et se leva prêt à reprendre sa faux.

Avant de ramasser les restes du déjeuner, sa mère le regarda aiguïser son outil et reprendre son balancement régulier que rythmait la chanson de la faux. Puis elle jeta les restes dans le panier, saisit la marmite et repartit sans avoir échangé d'autres mots avec son fils. Quand il fut certain qu'elle s'était assez éloignée pour ne plus entendre le chant de son outil, Michel s'arrêta, passa son mouchoir quadrillé sur son visage empli de sueur et s'appuya sur le manche. Il se sentait triste sans raison aucune. Lui qui aimait tant son travail de paysan, ce matin, il ne trouvait aucun plaisir à faucher ce pré... Il ne savait ce qu'il souhaitait et resta un long moment appuyé sur sa faux, les yeux dans le vague, sans penser à rien. Il voyait que le travail attendait, mais ne se décidait pas pour autant...

– On dirait qu'on m'a jeté un sort, pensa-t-il, c'est cette fichue gamine qui doit avoir le mauvais œil ! Elle m'empêche de travailler ! jura-t-il tout haut.

Il soupira, reprit sa faux, laissa couler quelques minutes et se mit sans entrain à son travail.